

tracer un contraste aussi vif entre la nation et la démocratie libérale.

En fait, tous les mouvements de libération dans l'histoire moderne, à commencer, disons, par la lutte de la Hollande pour son indépendance (3), ont eu un caractère à la fois national et démocratique. L'éveil des nations opprimées et démembrées, leur lutte pour rassembler leurs parties séparées et pour rejeter le joug étranger, auraient été impossibles sans une lutte pour la liberté politique. La nation française s'est consolidée dans les tempêtes et les souffrances de la révolution démocratique à la fin du 18<sup>e</sup>. Les nations allemande et italienne ont émergé d'une série de guerres et de révolutions au 19<sup>e</sup>. Le puissant développement de la nation américaine qui a reçu son baptême de liberté dans son soulèvement du 18<sup>e</sup>, a été finalement garanti par la victoire du Nord contre le Sud dans la guerre civile (4). Ni Mussolini ni Hitler n'ont découvert la nation. Le patriotisme dans son sens moderne — ou, plus précisément, son sens bourgeois — est un produit du 19<sup>e</sup> siècle. La conscience nationale du peuple français est peut-être la plus conservatrice et la plus stable de toutes et, jusqu'à ce jour, elle se nourrit des traditions démocratiques.

Mais le développement économique de l'humanité qui a balayé le particularisme médiéval ne s'est pas arrêté à l'intérieur des frontières nationales. Le développement du commerce mondial a été parallèle de la formation des économies nationales. La tendance à ce développement — au moins pour les pays avancés — s'est exprimée dans le déplacement de gravité du marché intérieur au marché extérieur. Le 19<sup>e</sup> siècle a été marqué par la fusion du destin de la nation avec celui de sa vie économique, mais la tendance fondamentale de notre siècle est la contradiction grandissante entre nation et vie économique. En Europe, cette contradiction est devenue intolérablement aiguë.

Le développement du capitalisme allemand a eu un caractère très dynamique. Au mieu du 19<sup>e</sup> siècle, le peuple allemand étouffait dans les cages d'une dizaine de patries féodales. Moins de quatre décennies après la création de l'Empire allemand, l'industrie allemande suffoquait dans le cadre de l'Etat national. Une des principales causes de la guerre mondiale a été la tentative du capital allemand pour trouver un accès à une arène plus vaste. Hitler a

(3) C'est en 1658, au terme de la « guerre de quatre-vingts ans », que l'Espagne avait reconnu l'indépendance des « Provinces-Unies ».

(4) Double allusion à la guerre d'Indépendance américaine (1775-1783), et à la guerre de Sécession (1861-1865).

combattu en tant que caporal en 1914-1918, non pour l'unification de la nation allemande, mais au nom d'un programme supranational impérialiste qui s'exprimait dans la fameuse formule de l'« organisation de l'Europe ». Unifiée sous la domination du militarisme allemand, l'Europe devait devenir le champ de manœuvre pour une entreprise infiniment plus grande, l'organisation de la planète entière.

Mais l'Allemagne n'est pas une exception. Elle n'a fait qu'exprimer sous une forme plus intense et plus agressive la tendance de toutes les autres économies capitalistes nationales. Le heurt entre ces tendances a abouti à la guerre. La guerre, il est vrai, comme tous les grandioses bouleversements de l'histoire, a soulevé différentes questions historiques, et, en passant, donné de l'élan à des révolutions nationales dans les parties les plus arrières de l'Europe, la Russie tsariste et l'Autriche-Hongrie. Mais ce n'était là que le lointain écho d'une époque déjà révolue. En essence, la guerre avait un caractère impérialiste. Elle tentait par des méthodes mortelles et barbares de résoudre un problème de développement historique progressif — celui de l'organisation de la vie économique sur l'arène tout entière qui a déjà été préparée par la division mondiale du travail.

Inutile de le dire, la guerre n'a pas trouvé de solution à ce problème. Au contraire, elle a atomisé l'Europe encore plus. Elle a augmenté l'interdépendance de l'Europe et de l'Amérique tout en approfondissant l'antagonisme entre elles. Elle a donné de l'élan au développement indépendant des pays coloniaux et en même temps accru la dépendance des centres métropolitains vis-à-vis des marchés coloniaux. L'une des conséquences de la guerre fut l'aggravation des contradictions du passé. On ne saurait fermer les yeux devant ce fait au cours des premières années d'après-guerre, quand l'Europe, avec l'aide de l'Amérique, s'employait à reconstruire du haut en bas son économie dévastée par la guerre. Mais la restauration des forces productives impliquait nécessairement la revigoration de tous les maux qui avaient conduit à la guerre. La crise actuelle, qui synthétise toutes les crises capitalistes du passé, signifie avant tout la crise de la vie économique nationale.

La S.D.N. a essayé de traduire du langage du militarisme en langage de la diplomatie la tâche que la guerre n'avait pas résolue. Après que Ludendorff (5) ait échoué dans sa tentative pour

(5) Erich LUDENDORFF (1865-1937), quartier-maître général de l'armée allemande auprès de Hindenburg en 1918, incarnait le pangermanisme et les visées